

sés subséquents. Mais la rumeur veut que cette besogne ait été dévolue à un membre de la *camarilla*, grand travailleur, esprit faux et statisticien de fantaisie, dont les chiffres, groupés avec trop de hardiesse ont fait scandale, et dont les imprudences ont valu au gouvernement la pitoyable situation où l'a mis, dans la dernière session, la discussion de son prétendu excédent de recettes.

CHARLES SAVARY

## LE DROIT DE MOURIR

Un journal de Montréal relatait dernièrement le fait-divers suivant : "Un misérable, nommé Joseph Moisan, menuisier, de la rue St-Christophe, s'est jeté à la rivière d'où il a été repêché. Il aura un procès à la cour criminelle."

Un procès ?... une condamnation ?... Pourquoi ?

Parce qu'il a voulu se soustraire aux dures extrémités de l'existence ? parce qu'il a voulu fuir des douleurs poignantes, insupportables et sans cesse renouvelées ? parce qu'il a voulu échapper au *carcere duro* de la vie ?

Hélas ! bonnes gens ! que ne l'avez-vous laissé accomplir son projet ? Croyez-vous que l'infortuné n'a pas discuté longtemps son action avant d'en arriver au plongeon final ? Croyez-vous qu'il n'a pas préalablement subi les révoltes de l'instinct de conservation qui est si profondément enraciné dans l'être ? Croyez-vous qu'il n'a pas souffert, durant sa délibération macabre, toutes les angoisses et toutes les horreurs d'une agonie épouvantable ? Croyez-vous, enfin, qu'il n'avait pas le droit de mourir et que vous aviez, vous, les philanthropes, celui de le rejeter dans la vie que vos dûretés, vos égoïsmes, vos ambitions, vos tyrannies et vos institutions lui ont rendue exécutable ?

Le suicide est un crime, direz-vous ?

Je partage votre opinion ; mais j'ajoute que c'est un crime qui ne relève que de la justice de Dieu.

Et savez-vous, sauveteurs par ostentation, s'il n'était pas dans les vues de la Providence, aux décrets de laquelle tous nos actes sont subordonnés, que ce malheureux sortit ainsi de la vie ?

Mais que vous importe !

Ce misérable avait pris une décision terrible, dictée peut-être par des supplices qui vous auraient sans doute conduits au désespoir depuis longtemps. Ces supplices, avez-vous seulement songé qu'ils découlaient de vos jouissances ? Avez-vous seulement essayé de les adoucir ? Avez-vous tenté de consoler le pauvre homme qui s'écrasait sous le fardeau de vos voluptés ?

Non. Nous l'avez laissé saigné ; vous l'avez torturé à plaisir ; vous lui avez refusé la desserte de vos ban-

quets ; vous avez ri de ses deuils ; vous en avez fait un paria, un désolé, un dégoûté, un fuyard.

Pour vous échapper, il a voulu se pendre, il a voulu se trouer le crâne, il a voulu s'empoisonner, il a voulu s'asphyxier, il a voulu se noyer, il a voulu se faire broyer sous les roues d'un chariot pesant.

Mais vous étiez là, vous les coeurs tendres, vous les sensibles, vous les humains. Et vous avez décroché le moribond ; vous avez détourné l'arme d'un cerveau avide de néant ; vous avez disjoint des dents serrées pour faire passer un antidote plus fatal en mourant que le poison ; vous avez crevé les vitres d'une chambre où flottait le gaz libérateur ; vous avez gaffé le paquet humain qui flottait entre deux eaux ; et les chevaux qui menaient le chariot, aussi bêtes que les hommes, se sont brusquement détournés, ressuscitant aussi ce demi-cadavre.

Et si l'on vous demande pourquoi vous avez fait cela, vous répondez naïvement : "Pour sauver le prochain !"

Pour sauver le prochain ?... Le sauver de quoi ? grands dieux ! Mais il était en train de se sauver tout seul, de se sauver de vous surtout. De quel droit le replongez-vous dans le cul-de-basse-fosse qu'il lui convenait de quitter ?

Il avait déjà fait la moitié du chemin ; pris une résolution terrible ; vaincu la nature — violence que dans bien des cas vous admirez ; - subi les dernières souffrances de sa vie terrestre et surmonté les hésitations suprêmes.

Il atteignait le but ; il entrait dans le repos qu'il n'avait jamais pu goûter ; les bruissements du monde n'irritait plus son tympan habitué aux sarcasmes ; la Mort, ayant donné son premier coup de faux, l'attendait sans impatience, accordant même un peu de douceur aux derniers frémissements de sa "bête" domptée.

Mais vous arrivez, vous autres, les pitoyables !

— Ah ! le pauvre homme ! Vite ! à l'aide ! Vite ! vite ! un bateau ! un crochet !... Là ! attrape !... Ca y est ! ... — Eh ! faites donc attention, maladroite ! vous me rillez mon plastron de chemise !

Le sauveteur, fier de son exploit, se penche sur le moribond que d'autres sauveteur. patentes travaillent de leur mieux.

Le pseudo-noyé pousse enfin un soupir et cuve les yeux.

Pauvres yeux, ahuris de voir le jour exécré ; pauvres yeux, tout pleins de reproches, agrandis par l'horreur de l'avenir retrouvé ; pauvres yeux, personne ne comprend votre regard.

Hélas ! moi seul je lis dans ce regard navré. Il dit : "Que me veulent tous ces gens-là ?"